

LE PAYS D'AUGE A TRAVERS...

Stations ferroviaires de la Côte fleurie.

Texte de Françoise Dutour. Photographies d'Olivier Mériel, Les Cahiers du Temps, un double volume dans une même pochette, 12 planches hors-texte, 30 p.

Deux raisons d'acheter ou de lire cet ouvrage qui s'ouvre comme un livre d'enfants plein de mystère.

A notre gauche, les photographies d'Olivier Mériel, réunies en douze planches indépendantes qui permettent de redécouvrir le charme, extraordinaire, des photographies en noir et blanc. Les deux plus anciennes sont datées de 2003, les autres sont toutes de 2006. On se demande, avec le ciel obstinément bleu que l'on vient de connaître, comment en 2006, il pouvait y avoir tant de nuages blancs et gris, plombant tous les ciels. Artifice de tirage ? réalité ? Je ne sais, mais l'image mentale que l'on se fait du Calvados est là : temps gris, nuages abondants, pans de bois des villas et des gares. Il manque les flaques d'eau. Très joli port-folio.

A notre droite, l'écriture de Françoise Dutour, toujours fluide, explique le pourquoi et le comment de toutes ces voies qui desservent la côte ou la desservent encore.

L'histoire en est longue. Presque 150 ans d'essor et d'espoirs. 150 ans de luttes incessantes contre les réalités économiques. Le tourisme fait rêver ; on construit alors sans cesse de nouvelles voies de chemin de fer. Mais le tourisme ne fait pas tout. L'hiver, les wagons sont vides et les caisses aussi. Plus tard, après la guerre de 1914-1918, les belles cylindrées concurrencent le chemin de fer. Mais pendant les deux guerres mondiales, le réseau ferroviaire du Calvados devient essentiel pour le transfert des denrées alimentaires, des médicaments, des blessés et des munitions. A chaque conflit, c'est un sursis pour le réseau ferroviaire du Calvados. Mais, la modernité se tourne vers la route et les voies ferrées ferment inexorablement après la deuxième guerre mondiale : Dives - Cabourg / Mézidon (1878 à 1969) par exemple. Dives-Cabourg/Trouville-Deauville survit grâce à nos préoccupations actuelles de réduction de la pollution due à la voiture, favorisant ainsi le train.

Et ultime soubresaut de notre histoire économique : l'arrêt à Dives était lié autrefois à son industrie. Il est maintenu aujourd'hui en raison de l'attrait touristique et économique de Port-Guillaume. Photographie et texte s'allient pour faire de cet ouvrage un livre très agréable.



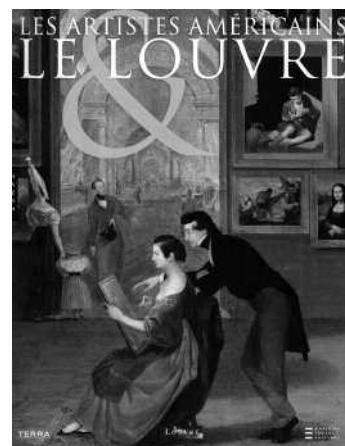
Les artistes américains et le Louvre.

Catalogue d'exposition sous la direction de Elizabeth Kennedy et Olivier Meslay. Exposition présentée au Louvre du 14 juin au 18 septembre 2006.

Je le concède volontiers. C'est un peu tiré par les cheveux que de voir dans cette exposition un aspect du Pays d'Auge. Mais, si l'on regarde l'index des noms, celui de Guizot a immédiatement attiré mon attention. Guizot, c'est le député de Lisieux (de 1830 à 1848), c'est le Val Richer, donc le Pays d'Auge.

Le sujet de l'exposition est de replacer l'art américain dans un art international et de montrer que le musée du Louvre a eu un apport inestimable à l'éducation des artistes américains entre 1800 et 1940. Le propos se déroule chronologiquement et aborde clairement « Les artistes américains et la Révolution de Juillet ». On y voit le général de La Fayette, non pas sous l'aspect du général flamboyant, mais sous celui d'un homme (d'un bourgeois ?) au visage sans grâce et un peu lourd. On y rencontre Samuel Morse (1791-1872), l'inventeur du morse, sous l'aspect du peintre, président de la National Academy of Design. Son tableau *La Galerie du Louvre* devait offrir à ses concitoyens un moyen d'instruction personnelle et d'édification nationale. L'échec fut tel à New-York que Morse se tourna vers des expériences plus fructueuses sur la télégraphie électromagnétique. Il peignit ce tableau en 1832, au moment où le choléra sévissait à Paris, épidémie qui entraîna le décès de Cuvier et la maladie de Guizot.

François Guizot (1787-1874) avait écrit une remarquable biographie de Washington. Son por-



trait fut commandé, par un américain en témoignage de gratitude, à George Healy, l'un des peintres américains les plus impliqués dans la vie artistique française sous Louis-Philippe, qui lui commanda des portraits d'américains ou d'anglais pour le musée de l'histoire de la France de Versailles. Dans les albums photographiques de Guizot, on peut y voir les portraits de nombreux présidents des Etats-Unis, des généraux américains et de chefs Sioux, ultimes souvenirs des Indiens présentés à Louis-Philippe dans un des salons des Tuileries. Une belle exposition, qui souligne la complexité du dialogue artistique franco-américain.

Les Séeberger, photographes de l'élégance (1909-1939).

Catalogue d'exposition par Sylvie Aubenas et Xavier Demange avec la collaboration de Virginie Chardin.

Exposition présentée à La Bibliothèque nationale de France (Site Richelieu), du 27 juin au 3 septembre 2006.

Le fonds Séeberger, conservé au département des Estampes et de la Photographie de la Bibliothèque nationale de France, raconte non seulement l'histoire de cette famille qui travailla, entre 1909 et 1997, pour la presse et la couture, mais aussi l'histoire de la mode, traduisant ainsi l'évolution d'une société mondaine qui, de Biarritz à Longchamp, de Cannes à Deauville, joint le raffinement à la beauté. Mais, nous savons que cela n'aura qu'un temps, hier comme aujourd'hui.

On se souvient sans doute du texte très documenté que Pierre-Jean Pénault avait consacré, dans ces pages, à la villégiature dans notre région. L'exposition « Séeberger » en est la plus parfaite illustration, avec ce quelque chose de plus qu'apporte la photo : VOIR. Voir l'élégance d'une comtesse au Grand Prix de Longchamp ; le 24 juin 1934 (p. 63). Voir la gaucherie de Suzy Solidor dans sa robe Patou à Deauville en 1923 (p. 46). Voir le visage de Mme Arpels (née Hélène Ostrowska) mangé par des lunettes de soleil à Deauville

alors qu'elle est habillée par Maggy Rouff en 1939 (p. 56) ou celui de Mme Henri Gouin en 1939 mangé aussi par des lunettes marguerites (p. 151). Voir ces dames habillées en pantalon sur les planches de Deauville. Voir Mme Paquin, la couturière en petite bourgeoise sans élégance (p. 71). Voir enfin ces cocottes et ces demi-mondaines qui firent les beaux soirs de Deauville, ou ces actrices qui épousèrent des notables, comme Yola Henriquez, ballerine de l'opéra qui épousa Henri Letellier, directeur du quotidien *Le Journal* et maire de Deauville de 1925 à 1928 et qui inspira à Colette le personnage de Gigi (p. 91). Voir, sur les planches, les vêtements, somptueux, des sœurs Welly (p. 50), Hermès (p. 92 - 93). On ne parlera pas des chapeaux qui

complètent si bien les silhouettes de nos élégantes, dont Lady Edwina Mountbatten (1901 - 1960), dernière vice-reine des Indes, mais à Deauville en 1930 (p. 113). Voir Mistinguett en 1929, les Dubonnet (des apéritifs), toujours en 1929, des messieurs avec « une amie », le peintre Kees van Dongen, le comte X et le prince d'Arenberg, le jockey Vatard, la comédienne Jane Marnac, le roi d'Espagne Alphonse XIII, la Béguem Agha Khan (1898 - 1976), des comédiennes et des comédiens. VOIR tout ce que suggérait M. Pénault, voilà un aspect sous lequel on peut considérer cette exposition.

Dans les dernières pages du catalogue, on sent bien qu'un monde nouveau apparaît : ce ne sont plus les comtesses aux mains gantées qui font le chic, mais des comédiennes comme les Dolly Sisters, comme Gaby Morlay, Mireille Balin ou Suzy Solidor qui retiennent l'attention de nos photographes.

Tout passe. Les poses sont moins figées. Le visage est souriant, mais l'attitude est parfois moins distanciée qu'avec nos comtesses habituées à garder un maintien plein d'élégance et de retenue et que restituent très bien les Séeberger.

Jean BERGERET



La comtesse Elie de Ganay née Nadège de Fontenay, en Worth, Grand Prix de Longchamp, 24 juin 1934

